

Prologue

Tous les quatrièmes vendredis du mois, la demeure de Guylain Malenfant devenait le théâtre de l'horreur.

Ce n'était pas un texte célèbre qui y était joué. Mais la mise en scène hebdomadaire était en tous points respectée par des acteurs qui, semaine après semaine, revenaient y reprendre leurs personnages d'ivrognes avec une assurance de vieux routiers des planches.

Partenaires de brosse interchangeables et stéréotypés, ces couples d'amis, ces infectés de la bouteille, débarquaient chez Malenfant, lieu de beuverie, de consommation de drogues et d'excès, où tout le monde faisait comme chez lui. Ils y venaient pour y descendre des cannettes sur le vieux patio déglingué, avec ses lanternes démodées évoquant un carnaval de camping ; ou encore, lorsque le temps se montrait clément, décapsuler des bières devant un feu de joie où grillaient des saucisses à hot-dog. Une fois la fête bien amorcée, oncle Mimi était toujours le premier à vomir dans la haie de cèdres. D'autres habitués, parfois même des conjointes, suivaient plus ou moins vite selon leur seuil de tolérance. Les chansons à boire et les histoires grivoises défilaient les unes après les autres, au rythme de la bière et des substances

ingurgitées. Et, à mesure que la soirée avançait et que le taux d'alcool devenait inversement proportionnel au taux d'humanité de chaque individu, le mal s'immisçait.

Les premières atrocités arrivaient vers vingt et une heures. C'est à ce moment que cela commençait à dégénérer. Quand tous étaient soûls. Plus ou moins après cette heure-là, oncle Jay entra dans la maison pour uriner. Comme s'il était programmé, comme s'il se rendait à un rendez-vous. Comme s'il cherchait une occasion. Il avait le feu dans les yeux. C'est là que tout basculait. Quand il ressortait de la salle de bain, il n'était plus le même homme. Ce qui se passait dans sa tête, nul n'aurait su l'expliquer. Était-ce lié au fait qu'il venait de sortir son sexe de son pantalon pour se soulager ou qu'il profitait de l'occasion pour se masturber ? Personne n'assistait à la transformation du docteur Jekyll en monsieur Hyde. Mais à tout coup, chaque semaine, il émergeait des cabinets en prédateur, cherchant une proie facile : l'hôtesse. Allumé et fier comme un paon, il dégageait une arrogance bestiale. La chasse était ouverte.

Quand il la repérait, il attrapait la femme par les cheveux et lui flanquait un crochet de la droite en pleine figure. Sonnée, gelée, à moitié bourrée, elle s'étalait au sol en maugréant. Essayait à peine de se débattre. La victime parfaite. Oncle Jay l'agrippait à nouveau par la tignasse et la traînait jusque dans une chambre à coucher. À l'occasion, il utilisait sa ceinture à la manière d'un étrangleur et l'obligeait à obéir, comme un animal. Parfois, elle essayait de le suivre à genoux ; d'autres fois, elle franchissait plusieurs mètres dans les airs sans que ses pieds touchent le sol. Dominée, elle tentait en vain de se défendre. Une épave. Il lui immobilisait ensuite les mains avec la ceinture de cuir. La verge tendue, il retenait sa tête. La pauvre poupée désarticulée n'avait qu'à suivre le mouvement imposé par oncle Jay en grommelant de temps à autre... Personne ne se rendait compte de rien. Ou peut-être que si. Le mari ? Il tenait l'alcool encore moins que les autres. Il était un des premiers qu'on couchait jusqu'au lendemain. Ce fut ainsi pour un temps.

Les enfants, eux, avaient vite compris que le mieux pour leur santé, c'était que cet oncle ne les trouve pas. Ils avaient appris rapidement que la soirée virait au cauchemar dès qu'ils entendaient leur mère gueuler sa vie à coups de gag reflex. S'ils n'assistaient pas toujours à l'intégralité du châtement subi par celle qui les avait mis au monde, cachés comme ils l'étaient, ils pouvaient observer, le lendemain, quand elle osait apparaître avec son visage tuméfié, que les bleus sur son corps en racontaient davantage qu'un dessin d'enfant.

Le père. Qu'en disait-il, le père ? Eh bien, il en rajoutait parfois, en jean-foutre qu'il était. Quand les coups épargnaient sa femme, c'était les enfants qui trinquaient.

Et les semaines passaient, et les quatrièmes vendredis revenaient aussi régulièrement. Puis, un jour, oncle Jay s'en prit à une autre conjointe pour accomplir ses desseins brutaux. Car, disons-le, plus d'une femme goûta aux désirs bestiaux de plusieurs agresseurs. Plus d'un homme tint le rôle du méchant en participant à la déchéance. Alors, plutôt que de prendre la première femme qui lui tombait sous la main, oncle Jay changea les habitudes, ou les règles du jeu.

Était-ce la vue de la mère, devenue une vraie loque humaine, qui l'avait rebuté ? C'est bien possible. Pourquoi son fantasme fut-il transféré sur l'un des petits, devenu autre chose qu'un enfant à ses yeux ? Un jour, sans qu'on sache pourquoi, il y eut une première fois. Une première fois où il l'empoigna pour assouvir ses besoins.

« Toi ! Tu feras certainement l'affaire ! » avait-il lancé.

Et il recommença. Avec le plus jeune, qui devait avoir autour de neuf ans, puis avec les plus vieux, à peine âgés de quelques années supplémentaires. Parfois, ils avaient la chance de se sauver

des griffes immondes de leur tortionnaire; souvent, ils priaient qu'il ne les trouve pas.

Tous les quatrièmes vendredis du mois, les parents se soûlaient et les enfants Malenfant se cachaient. Des gens hurlaient.

Il y eut des envies de fuguer. Des fugues, il y en eut. Mais, quand on retrouvait les jeunes, leur existence devenait bien pire.

Tous les quatrièmes vendredis du mois, des scènes inhumaines se déroulaient.

Il y eut les flics, il y eut la DPJ. Une famille avait été brisée, des vies, violées.

Tous les quatrièmes vendredis du mois, la demeure des Malenfant devenait le théâtre de l'horreur.

* *
*

La lune fendait le fleuve comme un splendide coucher de soleil. Leurs pieds semblaient s'y fondre, y prendre racine. Il la tenait dans ses bras, contre lui. Elle haletait. Son pouls était rapide. Il sentait son cœur s'emballer, blotti contre le sien, beaucoup plus calme. Oui, il était calme. Tout ce qu'il souhaitait, c'était abrégé sa souffrance. Car il croyait sa beauté et sa délicatesse incompatibles avec ce monde. Lui avait compris, il y avait longtemps de cela. Père aussi avait compris, l'avait délivré de cette tare hideuse qu'il traînait depuis la naissance. Il l'avait sculpté comme un arbre magnifique. Un symbole de célébration. C'est pour cette raison qu'il s'était rapproché de lui. Encore, il venait au bord de l'eau pour lui montrer le fruit de son travail. C'était important que

Père voie cela de ses propres yeux. Pas son géniteur. Son Père. Celui qui lui avait permis de renaître.

Il caressa sa peau douce. Comme elle était belle. Trop belle. Comme elle était féminine. Trop féminine. Comme il la haïssait. Tellement. Une hypersensibilité le gagna, envahit lentement tout son corps, tous ses sens. Il devinait sa chair de poule, humait des odeurs inconnues. Cette sensation lui procura une puissante montée d'excitation. Un engourdissement. Un frisson d'appréhension parcourait son dos, lui escaladait l'échine, s'emparait de lui. Ça le soulevait, le transportait, le faisait jaillir. Comme au théâtre, au moment du climax. La femme qu'il tenait entre ses bras tentait de se débattre, mais il possédait tellement de force en lui qu'il n'avait aucune difficulté à la maîtriser.

– Comprends-tu, Père? Regarde-la. Rien n'a changé depuis l'aube des temps. Je t'offre cet être de souffrance. Cette belle femme. Trop belle et sans défense.

Il sentit venir les dernières vibrations. Comme un orgasme. Il les vécut à travers elle pendant qu'il l'étranglait lentement. Quelques soubresauts, puis une ultime onde de choc. Dernière manifestation de la vie. Il regarda le fleuve couler et l'œil du ciel qui l'épiait. C'était terminé. Il retira ses mains d'autour du cou. Les frissons étaient toujours là, l'excitation.

Il prépara la belle pour son spectacle, sa dernière sortie. Elle aurait enfin toute l'attention qu'elle voulait. Il tira de son sac le maquillage et les vêtements.

– Regarde-la, Père!

PREMIER JOUR

Dimanche 8 juillet

Des pieds. Encore des pieds. Ceux qui s'agitaient devant ses yeux devaient bien chausser du 11 ou du 12. De grands pieds trop pâles, pensa-t-il, osseux. Mais bon, tout le monde les aurait pris sans rechigner, ces pieds-là. Ils étaient, après tout, la propriété de Charles Primeau, l'un des meilleurs triathlons du Canada. Et une majorité des inscrits à la compétition épiaient et copiaient ses faits et gestes.

Nick Jarvis était le propriétaire des pauvres yeux qui fixaient ces pieds, et des mains qui y touchaient presque à chaque mouvement de bras. Et il en était très fier. Cela signifiait qu'il était au *top* de sa forme. Jamais, quelques mois auparavant, il n'aurait envisagé une telle performance en natation en eau libre sur la distance d'un triathlon olympique. Une longue accélération de mille cinq cents mètres avec une moyenne d'une minute et quinze secondes par cent mètres. C'était excellent.

En relevant la tête, il repéra la dernière grosse bouée orange fluo que les nageurs devaient contourner avant la ligne droite de l'arrivée et vit son prédécesseur forcer un peu trop sur la droite. Nick faisait partie d'un petit groupe de sept nageurs, lui-même devancé par trois ou quatre duos

et trios. Il évalua ses possibilités. Valait-il mieux rester dans les pieds de Primeau ? Ou bien tenter de rejoindre le groupe qui se situait à onze heures, mieux positionné et orienté vers la bouée ?

Sagement, il décida de garder ses forces pour le vélo, de ménager ses jambes même si, en ce moment, il travaillait plus fort des bras et que sa combinaison de néoprène, qui le compressait au niveau du plexus solaire, l'aidait à glisser et à flotter sur le plan d'eau.

Il sentit qu'on lui flattait les pieds. Bientôt, on essaya de lui empoigner une cheville de façon malveillante. Il tenta un coup de pied dissuasif ; son mollet se contracta comme si une vilaine crampe voulait se manifester. Heureusement, son muscle se détendit. Il n'appréciait pas vraiment les tricheurs. Mais, si ça voulait jouer costaud, il ne se laisserait pas faire. Lui aussi pouvait répondre par la bouche de ses canons, tel Frontenac. Il se calma cependant en songeant aux cent mètres restant à franchir. Il conserva son rythme, oubliant le petit malin derrière lui. L'arrivée de l'étape de la natation était là, à quelques dizaines de mètres. Il donna encore quelques coups de bras et vit que des participants l'avaient déjà atteinte. Il se leva d'un bond en même temps que Primeau. Ce dernier passa littéralement sur le corps de deux nageurs ayant tardé à se mettre debout. Nick les entendit se plaindre, en renversa lui-même un au passage et atteignit enfin le tapis antidérapant menant à la zone de transition, pendant que les mécontents hurlaient dans son dos.

« Tassez-vous, les mononques ! » avait-il envie de leur gueuler.

Nick n'avait jamais été aussi concentré sur son sport. Wow! Il devait être, quoi? Douzième sur plusieurs centaines de participants...

Évidemment, il reculerait au classement au vélo et à la course à pied, mais c'était toute une performance qu'il était en train de livrer. Du moins le croyait-il, jusqu'à ce qu'il remarque une jolie fille qui l'observait intensément en scandant son nom: Julie Montpetit. Tabarnac.

Il eut beau feindre de ne pas l'avoir vue, ça le déconcentrerait pendant une bonne partie de l'épreuve. Qu'est-ce que sa partenaire de travail pouvait bien foutre dans un triathlon? Six semaines déjà qu'il avait pris congé et ne s'était pas repointé le bout du nez au poste de police.

Il essaya sans succès de chasser ces questionnements qui nuisaient à sa concentration. Il fit quand même tout dans l'ordre. Certainement mieux qu'un concurrent qui partit à courir à côté de son vélo, casque sur la tête, chaussures à clip aux pieds, sans avoir préalablement ôté sa combinaison isothermique. Nick rit dans sa barbe. Un autre amateur qui reviendrait bien assez vite sur ses pas...

Nick évita le regard de Julie, enleva sa combinaison et l'entendit le siffler pendant qu'il s'exécutait. Il resta néanmoins dans sa bulle. Il enfila ses chaussures avant de décrocher son vélo de type *time trial* et de s'élancer pour sa balade de quarante kilomètres.

L'examen de conscience commença après une dizaine de minutes. Lorsque son stress et son souffle se furent stabilisés. Sa montre indiquait que son pouls était redescendu à cent quarante et un battements par minute. Le passé revint le hanter. Il repensa à la présence de Julie. Ce

qui le ramena forcément à sa prise de bec avec Ray... Plus d'un mois qu'il avait abandonné son équipe de travail... Julie, Bob, Sandy... Cet abandon, c'est ce qu'il ressentait le plus. Au début, c'était plutôt un désir de vengeance... une vengeance contre le système, contre la police, contre ses boss, et finalement *son* boss. Puis, quelques remords avaient pointé le bout de leur nez, parce qu'il savait que les enquêtes entremêlées de politique le laissaient inévitablement les mains liées. Six semaines. Et personne n'était venu le relancer jusque-là. Tous avaient su respecter son intimité, même sa partenaire... qui était beaucoup plus qu'une partenaire justement. Quelle merde !

Il était déjà dans une forme appréciable. Mais, depuis le début de son congé, il s'était entraîné tous les jours comme un malade pour l'épreuve en cours... frôlant le surentraînement. Les muscles hypertrophiés. Pour compenser. Pour oublier. Évidemment, dans les derniers jours, il avait levé le pied, avait pris cela plus mollo : il s'était contenté de marche, d'étirements, de massages afin de permettre à son corps de se reposer et de reprendre des forces. Il n'avait cependant pu s'empêcher d'aller nager dans le bassin olympique du parc Jean-Drapeau chaque fois que l'horaire le lui permettait. Il était *top shape*, comme le veut l'expression. Les taux de tout ce qui a une terminaison en « -one » et en « -ine » dans son corps étaient dans le plafond : de la sérotonine à la dopamine, en passant par les endorphines et l'adrénaline, jusqu'aux hormones comme la testostérone.

À faire le vide, il avait réussi... en partie. À faire du ménage dans sa tête. Plus d'un mois sans voir quiconque de sa famille, sans donner de nouvelles à son père ni à son frère. Six semaines à remuer constamment des scénarios de retour au travail et à songer à... puis à penser constamment à Julie, sans se l'avouer vraiment... Julie qui s'était fiancée il

n'y avait même pas deux mois. Qu'y pouvait-il? Il était trop tard pour réagir. Et pour quoi? Bousculer un cœur aimant qui ne voulait probablement plus de lui? Ce que Julie venait d'obtenir, n'était-ce pas ce qu'attendaient la plupart des femmes? Le grand jeu, les fiançailles, suivies des épousailles, et éventuellement la marmaille? Ils n'avaient pas le même âge non plus... Qu'est-ce qu'il en avait à foutre, du mariage, à quarante-quatre ans?

Bref, outre le fait de s'être réfugié dans le sport, la seule chose qui avait réellement rattaché Nick à la réalité, c'était la présence de la petite Charlie, une gamine qu'il avait rencontrée au cours de sa dernière enquête et qu'il amenait déjeuner une fois de temps en temps. Une autre façon de compenser les échecs amoureux de sa vie passée. Peut-être actuelle aussi. L'oncle de Charlie avait réussi à la garder à Montréal, en prenant un congé sabbatique pour aider, par la même occasion, sa sœur en détresse. Nick y avait presque vu une mission au début. Puis, il avait bien remarqué que la routine reprenait. Cette fillette de huit ans avait rouvert sans le savoir une vieille cicatrice de sa propre enfance. Tous ces enfants de passage dans des familles d'accueil sans qu'on les revoie jamais... Ses propres parents avaient été famille d'accueil et ils avaient vécu les transferts et les départs de certains comme une punition alors que ça n'avait rien à voir. Quand Nick ressassait tout cela, la vision de Michael s'imposait, tenace. Douleuruse. Ce jeune garçon était devenu son meilleur ami, son frère... Plus que son propre frère, en fait, de qui il n'avait à peu près aucune nouvelle. Michael avait habité chez lui pendant plus d'un an, et était parti du jour au lendemain... Un soir, au souper, il était absent et Nick ne l'avait jamais revu. Son père et sa mère n'avaient fourni aucune réponse à ses questions. Les parents ne devaient rien aux enfants dans ces décennies-là.

Cette époque était révolue. Après les X, les Y et les rois, place aux enfants-empereurs.

Devant lui, le paysage défilait à vive allure. Il accéléra pour descendre une grande côte puis, à l'approche de la zone de transition, s'étira longuement les jambes. À la ligne indiquée par le juge, il descendit de sa monture pour pénétrer dans la zone de transition, où il trouva ses repères pour reconnaître son support à vélo dans la masse. Ce n'était pas toujours évident et valait mieux éviter de perdre de précieuses minutes à chercher. Il déposa son casque et prit une gorgée d'eau en même temps qu'il engloutit un gel de glucides avec lequel il faillit s'étouffer. Il troqua ensuite ses chaussures à fixation contre celles de course et s'élança pour son dix kilomètres, qu'il espérait finir en deçà de quarante-cinq minutes.

Après les premiers kilomètres, il commença à visualiser l'arrivée. Il aimait se représenter chacune des parties du parcours. Mais l'image de Julie dans la zone de transition nage-vélo revint, obsédante. Allait-elle l'attendre à l'arrivée? Mais pourquoi ferait-elle cela? Il ne l'avait pas revue depuis son départ... n'avait pas trop cherché à la revoir non plus. Dernièrement, il avait fait des rêves érotiques dans lesquels elle était impliquée. Même si, plus souvent, il refaisait ce rêve bizarre où il prenait cette fille dans un parc, toujours la même, avec un scénario comportant assez peu de variantes et se terminant quand ils étaient debout contre un arbre. Elle s'appelait Ève, comme la croqueuse de pomme du jardin d'Éden... une allumeuse! Il ne savait plus comment se débarrasser de ce songe récurrent, qui le déstabilisait et nuisait à son sommeil.

Les rêves et la réalité avec Julie étaient plus brutaux... Il l'entravait solidement et la masturbait jusqu'à ce qu'elle

hurle de plaisir et le supplie d'arrêter. Ils avaient abandonné complètement leurs aventures sexuelles à peu près au moment où Julie s'était pointée avec sa bague de fiançailles. Nick avait voulu respecter ce que ça signifiait. Il devait avoir les idées claires, mais chaque jour en sa présence lui rendait la tâche pénible.

Son rythme cardiaque était trop élevé. Il devait ralentir un peu la cadence. Ses jambes commençaient à être plus lourdes ; il se sentait décliner et n'hésita pas à s'enfiler une seconde dose de sucre, du sirop d'érable en sachet cette fois. C'était plus liquide que les gels de glucides traditionnels et ça passa mieux. Le sucre eut l'effet escompté quelques minutes plus tard et Nick poursuivit sans plus faiblir, jusqu'à l'arrivée. Il avait réalisé une très belle performance. Il avait beau vouloir se réjouir, célébrer, il s'obstinait à chercher Julie des yeux, sans la voir, sans même savoir si elle était toujours sur les lieux. Quelques copains passèrent le féliciter en récupérant de leur épreuve. Il salua des amis, voyagea de table en table en cherchant toujours sa collègue. Fut presque déçu de ne pas l'apercevoir. Un peu contrarié, il célébra sans joie, puis récupéra son vélo et son sac de sport pour filer en direction du stationnement. C'est seulement quand il fut près de son véhicule qu'il la vit. Il l'ignora. Démonta la roue avant de son vélo pour le faire entrer dans le coffre. Lorsqu'il se retourna, elle était là, devant lui, jeune, rebelle, belle comme jamais. Elle arborait un nouveau look punk qu'il ne lui avait jamais vu... sexy... Quel con il faisait.

Quelques heures auparavant...

Julie Montpetit entra en trombe dans le bureau de Ray Bouchard, son supérieur. Elle revenait d'une scène de crime. Un meurtre dans Verdun, et ça ne s'était pas très bien passé avec son nouveau partenaire, imposé par son commandant de quartier.

– Vous le retirez de mon enquête, sinon je porte plainte pour harcèlement et surtout pour incompétence. Je suis plus que sérieuse. Ce n'est pas vrai que je vais travailler avec un trou de cul qui n'écoute rien et n'en fait qu'à sa tête. On n'est plus dans les années 80, calvaire ! L'identification judiciaire, ça existe, câlisse.

– Oh ! On respire, OK. T'étais même pas née dans les années 80. Prends le temps de t'asseoir et de te calmer.

Elle le regarda, excédée, et fut soudainement déçue de son propre comportement. Ray avait vraiment le tour de la remettre à sa place sans trop s'énerver. Elle repensa à la crise que lui avait déjà piquée Jarvis et, à cet instant précis, elle prit conscience de la grande force tranquille de cet homme.

– Je n’y peux pas grand-chose. Delorme a été rapatrié dans le service par les grands patrons. Et, de surcroît, lavé de ses dernières bévues par les affaires internes. A-t-il fait disparaître des preuves d’un dossier ou pas? Je n’ai pas la réponse. Pour l’instant, j’ai les mains liées. Tu ne veux plus travailler avec lui, parfait. Je vais l’envoyer classer des dossiers. En contrepartie...

– En contrepartie, quoi?

– Tu sais ce qu’il te reste à faire! répondit-il en la regardant dans les yeux et en ayant l’air d’insister.

– Qu’est-ce que vous voulez dire? lui lança-t-elle en guise de défi.

– Je n’irai pas LE chercher à ta place. Je t’ai confié une enquête, Julie. Je veux des résultats.

– J’ai-tu l’air de travailler aux ressources humaines, moi là? Et Dieu sait où il est, en plus. Pas eu de nouvelles de lui depuis plus d’un mois, grommela-t-elle, la voix soudain pleine de trémolos.

– J’ai promis à Jarvis de lui foutre la paix. Tu veux faire équipe avec lui, tu joues les ressources humaines et tu t’occupes des démarches pour qu’il rapplique au plus sacrant. Pis regarde-moé autrement, sacrament, ronchonna-t-il quand elle lui fit les gros yeux avec sa nouvelle petite coupe à la punk, avant de sortir du bureau.

Julie avait réussi à calmer ses ardeurs devant Delorme. Si elle avait eu ce trou de cul devant elle quelques heures plus tôt, elle lui aurait probablement sauté à la gorge. Là, elle ne l’avait que frappé, créant une commotion monstre.

Il avait agi comme un imbécile sur la scène du crime et lui avait manqué de respect devant des collègues. «La poupée!» Mon Dieu, qui disait encore ce genre de chose de nos jours? Dans un poste de police, il y a toujours au moins un individu qu'on prend plaisir à détester et Gilles Delorme était le leur. En l'absence de Nick Jarvis, qui s'était volontairement pris quelques semaines de congé, le commandant Ray Bouchard avait jumelé Julie à cet incompetent misogyne.

Maintenant, au moins, elle avait le feu vert pour essayer de ramener Nick.

Elle espérait qu'il avait profité à fond de son temps libre. Car ce qui leur pendait au nez sentait mauvais.

Après un soupir, elle entreprit de retrouver la piste de son partenaire.

La scène de crime était dans Verdun. Face à la pointe de l'île des Sœurs. Nick repéra l'usine désaffectée. Il gara le véhicule banalisé près de la semi-banalisée du policier qui sécurisait la place. Le grand Bob montait la garde en les attendant; sinon, le vaste stationnement bétonné, envahi par des touffes de mauvaises herbes, était désert. À l'abandon serait plus juste.

Bob les salua en leur présentant le registre de la scène de crime, qu'ils signèrent à tour de rôle, Julie et lui.

– Salut, Bob!

Bob Ouellet était un mastodonte de six pieds trois pesant deux cent trente livres. Un costaud possédant une grande expérience de terrain. Ce type chevronné en avait vu d'autres. Pourtant, en l'écoutant parler de la scène de crime, Jarvis sentit un manque total d'assurance. Il comprit tout de suite que son collègue était secoué. Il avait une fille qui devait être d'un âge semblable à celui de la victime.

– Content que tu sois de retour, l'ami! dit Ouellet à Jarvis.

Julie guida Nick vers la scène de crime. Le fleuve était terne sous la grisaille, et la bruine collait au visage et aux vêtements comme les embruns au bord de la mer lors des mauvais jours.

– Tu peux m’envoyer les photos ?

– Je t’envoie ça maintenant ! (Julie referma son appareil cellulaire.) À première vue, elle a été tuée sur place.

– Le tueur l’a amenée à l’écart. D’où nous sommes, on peine à voir les vieux hangars désaffectés. Il a eu tout le temps qu’il voulait, remarqua Jarvis en s’imprégnant du fleuve. Est-ce qu’il y a encore des caméras qui fonctionnent sur les bâtiments ou on ne doit pas compter là-dessus ?

– On m’a confirmé qu’il y avait deux caméras. Du genre : «Souriez ! Vous êtes filmés.» Des caméras de dissuasion. Rien ne dit qu’elles fonctionnent réellement. De toute façon, on cherche encore à contacter la compagnie qui possède le terrain.

– Une fois ici, au bord du fleuve, pourquoi ne pas balancer le corps à la flotte ? Tu aurais fait quoi ? lui demanda Jarvis.

– Moi ? Si j’étais le tueur ?

– Han ! Han !

– J’imagine que j’aurais lesté le corps et l’aurais poussé dans le courant en espérant qu’on le retrouverait en Gaspésie... le crime parfait.

– Oui, c’est ce que j’aurais fait aussi. Je l’aurais jeté à l’eau. Donc, qu’est-ce qui pousserait quelqu’un à laisser un corps aussi visible ?

– À moins que le tueur n’ait été dérangé et n’ait pas eu le temps de s’en débarrasser. Ou il voulait peut-être qu’on le trouve. C’est aussi une option. Mais, dans ce cas, pourquoi l’amener si loin ?

– Est-ce qu’on connaît l’identité de la victime ?

– Non. Au bureau, Sandy fait le tour des dernières personnes disparues. La façon dont la jeune victime était habillée, disons plutôt le peu de vêtements qui la couvrait, nous laisse croire qu’elle pratiquait le plus vieux métier du monde. Mais plus escorte de luxe que fleur de trottoir, tu vois le style ?

– Ouin, dit Jarvis en jetant un œil à la nouvelle coupe de cheveux de sa collègue avant de regarder lui-même les photos de la victime.

Le corps était positionné de manière à sembler désarticulé. Comme si on avait voulu rendre la fille ridicule, comme si on avait souhaité l’humilier une dernière fois. C’était d’ailleurs LA raison, songea Nick, pour laquelle le corps n’avait pas été balancé dans le fleuve. Le meurtrier voulait qu’on admire son travail. Le costume racontait la même histoire que le corps : des fragments de vêtements, voire un chiffonnage. Mais pas n’importe lequel : des lamés or, du crêpe et de la mousseline. Le haut de ce qui semblait avoir été une robe *shiny* or était en forme de gros nœud papillon... C’en était presque vulgaire. Jarvis eut soudainement l’image d’un emballage-cadeau de dernière minute. Les chaussures à semelle rouge étaient dorées elles aussi.

– Semelle rouge ? Des Louboutin ? demanda Nick en continuant d’examiner les photos.

– Dis donc! Tu t’y connais en guenilles de bonne femme, toi?

– ...

Il la regarda en lui faisant une grimace.

– Ouais! Des talons à plus de sept cents dollars la paire, acquiesça Julie. On ne se fait pas chier, hein?

Un œil de la jeune victime était tuméfié, poché. Quelqu’un lui avait fait un coquart. Maquillée? Auparavant, le visage avait dû être fin et Jarvis pensa qu’elle devait être très belle. Non, cette fille-là ne faisait pas le trottoir. Une escorte de luxe, assurément, comme Julie le supposait. En passant à la dernière photo, prise sous un angle différent, Nick fut attiré par un élément. Il grossit l’image pour en scruter un détail.

– Un problème, beau gosse?

– Les techs ont trouvé des *exhibits* près du corps?

– Pas grand-chose ayant de l’intérêt! Tu sais, le niveau du fleuve joue constamment et l’eau a pu charrier des branchages, des mégots, des morceaux de plastique, bref, différentes choses. Ils ont ramassé quelques bouts de tissu, un long cheveu, ont moulé quelques empreintes plus loin là-bas, près des arbres. Rien de très intéressant. Pourquoi, qu’est-ce que tu as trouvé?

– Regarde juste ici.

Julie s’approcha et ferma les yeux, huma le parfum de Nick sans qu’il s’en rende compte. Il la vit rouvrir les yeux cependant.

– Ça va? demanda-t-il, à demi témoin de son geste.

– Ouais, juste un peu fatiguée, mentit-elle, presque en émoi devant ce partenaire qui lui avait tant manqué et qui ne se doutait pas que son couple battait de l'aile.

Il en battait à un tel point qu'elle venait de se louer un petit appartement où elle avait déjà fait livrer quelques meubles achetés directement en ligne. Elle avait pu s'arranger avec le propriétaire pour qu'il accueille ses nouvelles acquisitions, mais n'obtiendrait les clés que durant la semaine.

– Regarde sur cette photo. Sous cet angle, on dirait qu'une branche avec des fleurs a été déposée à côté du corps.

– Oui, en effet. Mais je ne crois pas que les techs l'aient ramassée.

Ils s'approchèrent ensemble de la scène de crime. Sans le corps, ça n'avait pas le même effet. La branche ornée de petites fleurs roses et de feuilles gisait sur un rocher, près de l'endroit où reposait la victime quelques heures plus tôt.

Nick comprit pourquoi les techniciens l'avaient laissée là. Le sol était jonché de brindilles, de branches et de feuillage transportés par la crue du fleuve. Elle semblait appartenir au reste du décor. Nick n'aurait su dire pourquoi, mais il se pencha pour prendre ce rameau, qu'il décida de rapporter.

* *
*

Nick retrouva le confort de son appartement, totalement exténué. Le triathlon du matin, le retour inattendu au travail de l'après-midi, le stress de revoir sa partenaire et ses

collègues... Tout allait beaucoup trop vite. Par contre, il s'était senti sur son X quand Julie l'avait amené sur la scène de crime. Il était mûr pour revenir au boulot, ça c'est certain. Ça n'avait rien d'un retour progressif comme plusieurs en font dans d'autres milieux. Dans la police, pas de flaflo, surtout quand on bosse aux enquêtes criminelles, dans la section des crimes majeurs.

Il déposa ses affaires. Il se sentait tellement vidé qu'il s'ouvrit une cannette de Coke pour se donner un coup de fouet. Il mit une poitrine de poulet à griller dans le BBQ sur le balcon et se concocta une salade pleine de style pour l'accompagner.

Depuis qu'il était parti, il avait consacré beaucoup de temps à ses entraînements. Sur le coup, il ne s'était pas vraiment demandé pourquoi. Il avait passé sa colère dans le sport. Il avait déragé, comme le dit si bien la populaire expression. Ça n'avait rien d'un problème. Il aimait s'imposer des défis, se surpasser. Il aimait se donner à fond. Et là, il avait vraiment pu s'y appliquer comme un professionnel, du matin au soir, sans tricherie : nourriture saine, discipline, entraînement. Une machine de guerre, comme le disaient les amis qui partageaient sa passion, se plaisant à le taquiner. C'était lui-même contre sa bonne conscience. Après sa petite crise devant Ray au poste, il s'était lancé tête baissée dans la natation, le vélo et la course. À la manière d'un alcoolique qui trouve refuge au fond des bouteilles. Pour oublier. Après seulement quelques jours, quand il s'en était rendu compte, il avait capoté. Pourquoi était-il tombé là-dedans plutôt que dans la bouteille ? Il aimait pourtant bien prendre un coup à l'occasion. Certes, le sport lui semblait plus approprié, mais, comme l'alcoolique, Nick fuyait quelque chose. Et il savait très bien quoi : la solitude. Il ne pénalisait donc personne : pas de femme ni d'enfant qui devenait, par sa faute, veuve

ou orphelin de sport. Ces entraînements excessifs et répétés, très physiques, l'avaient poussé vers un côté plus cérébral de lui-même. Et, en plus du sport, il s'était promis de passer voir la petite Charlie au moins une fois par semaine. Il s'était aussi questionné sur ce besoin. Qu'est-ce que ça cachait? Pourquoi chercher ce semblant de rôle paternel? Ça le ramenait à son enfance. Aux jeunes de passage chez lui. Était-ce ce qu'il ressentait? L'urgence d'avoir une famille? D'en créer une? Ou cherchait-il plutôt, en passant voir la petite, à rester accroché à son travail, en quelque sorte? Cette question était demeurée sans réponse. Quelque chose d'autre avait également changé, il l'avait remarqué dans sa libido. Plus il s'entraînait, plus les rêves érotiques s'ancrent dans sa tête. Une vraie lubie. Et pas juste en rêve. Il n'était pourtant pas un accro des vidéos et des films XXX sur Internet. Il s'adonnait à la masturbation, parfois, comme tout le monde. Il préférait toutefois les duos, avec une partenaire pour partager le plaisir. De revivre les mêmes rêves au quotidien avait attisé sa libido. Ce qui l'avait inquiété plus que les rêves eux-mêmes. Ainsi, il avait remarqué qu'il commençait à se retourner sur le passage des femmes qu'il croisait. Une bouche le moins charnue ou maquillée, une lèvre inférieure un peu boudeuse, gourmande, un sourire l'achevaient. Il en avait pour plusieurs minutes, voire des heures, à être ensuite perturbé, à la recherche de sexe.

Il fouilla sur le Net en quête d'explications. Il y trouva tout et n'importe quoi. Des éléments concordant parfois, mais, la plupart du temps, ça ne lui convenait pas, et ça manquait surtout de références. Le sport semblait être un début d'explication. Une montée de testostérone ou d'autres hormones pouvait stimuler la libido. Il se coucha sans avoir obtenu une réelle réponse, encore une fois, se demandant s'il ne devrait pas consulter. Pour ses obsessions. Et il y avait une autre question... consulter qui? Psychologue?

Psychiatre? Psychanalyste? Il s'y connaissait peu. Pourquoi pas directement une sexologue? Mais consulter pourquoi? Il allait bien, il avait seulement une forte libido. Et puis? Ses fréquentations ne s'en étaient jamais plaintes. Ses performances sportives et sexuelles étaient plus qu'adéquates. Alors, quoi? *Qu'est-ce qui ne va pas, Nick? Hein? Qu'est-ce qui ne va pas?*